

Rive d'or, septembre 2022. Tous droits réservés.
Imprimé en France : éditions Bookelis
Conception de la couverture : Quentin Champlon

La Louve

Cendrine BERTANI

**La Prophétie de Bretagne
Tome 3**

Précédemment

Tome 1 : *La Druidesse*

Tome 2 : *La protégée*

L'empereur romain Claude a conquis la Bretagne, en 43 après J.-C.

Suite à sa victoire, il a obtenu le surnom Britannicus, qu'il a offert à son fils, afin de réaffirmer sa paternité.

Au terme d'un procès, son épouse, Messaline, a été exécutée. Elle l'humiliait par ses frasques notoires.

Claude, en Bretagne, a violé une captive, qu'il croyait être la femme du roi Caractacos et dont il fit son otage.

En réalité, Lavarcame était une druidesse de Rigantona, et grâce à son don de prophétie, elle a pu aider Claude à échapper à des complots contre sa vie.

Claude s'apprête à se remarier, avec la terrible Agrippine. Lavarcame sait que cette femme ambitieuse fait appel aux services d'une sorcière : Locuste.

Un duel se prépare, mais Lavarcame tient-elle vraiment à ce que Claude le remporte ?

Certes, l'empereur est le père de sa fille, Andrasta, qui se cache à Lugdunum. Le temps n'est-il pas venu de se révolter, et de désobéir ?

La cité gauloise, qui a vu naître Claude, le verra-t-elle périr ?

Les personnages

Les Bretons :

Historiques :

Caractacos, le roi des Trinobantes
Cartimandua, reine des Brigantes
Venutius, son époux devenu rebelle
Prasutagus, roi des Icènes
Boudicca, son épouse
Tasca et Camorra, leurs filles

Fictifs :

Branwen, l'épouse de Caractacos
Deirdre, leur fille
Solveig, dame de compagnie de Boudicca
Lavarcame, druidesse de la communauté des
Ashs
Laruca, sa mère
Carac, son demi-frère
Yssa, Garac, Rewel et Brudel, druidesses
Mandua, amie d'enfance de Lavarcame
Andrasta, la fille de Lavarcame

*
* *

Les Romains :

Historiques :

À Rome :

Claude, empereur de l'Empire romain

Octavie, sa fille

Britannicus, son fils

Agrippine, deuxième épouse de Claude

Néron, son fils

Narcisse, Calliste et Pallas, les ministres de
Claude

Lucius Vitellius, consul

Sosibius, Sénèque, Burrus, précepteurs de
Britannicus

Locuste, empoisonneuse notoire

Vibidia, grande vestale

Silanus, fiancé d'Octavie

Calvina, sa sœur

Tigellin, préfet du prétoire à la mort de Burrus

En province :

Ostorius Scapula, Paulinus Suétone,
gouverneurs successifs de la Bretagne

Julius Classicianus, futur gouverneur de la
Bretagne

Aulus Didius, Catus Decianus, procureurs en
Bretagne

Fictifs :

À Rome :

Caius Gradius, garde du corps de Claude, puis
de Britannicus
Epidicus, esclave de Borix
Sabine, nourrice d'Octavie

En province :

Manlius Valens, espion chez Boudicca : le
« commandeur »
Caius Titianus, officier à ses ordres

*

* *

Les Lyonnais :

Fictifs :

Drusilla, la sœur de Claude, tenancière des
thermes
Tara, sa fille
Garix, son gendre
Borix, son petit-fils
Rufus Magalinus, le gouverneur de la province
Marcus Fulvinus, marchand d'huile d'olive à
Vienna

Rome

49 après J-C

*Qualis artifex pereo !
Quel artiste Rome allait perdre !*

*Occidat dum imperet !
Qu'il me tue pourvu qu'il règne !*

L'accession au pouvoir de Néron : un parricide, à la tête de l'Empire.

Chapitre 1

Aile ouest du Palatin. Ils y logeaient depuis un mois désormais.

– Domitius, mon chéri. Viens par ici, j'ai quelque chose d'important à te confier, déclara énigmatiquement Agrippine.

La frêle jeune femme rousse cachait mal son excitation.

– Mère, cela ne peut-il pas attendre ? répliqua Néron, avec mauvaise grâce.

– Ah, ces jeunes gens ! À onze ans, on a toute la vie devant soi. Tu veux aller t'entraîner à la palestre après notre entretien ? Qu'est-ce qui prime ? Le sport, ou ta position dans la haute société ?

– Mère ! Tante Domitia me laissait voir mes camarades, elle... Pourquoi refuses-tu que je fréquente Valerius et Memnion, comme avant ?

– Arrête de me comparer à ta tante. La liberté d'agir qu'elle t'octroyait n'était que de l'indifférence. Tu vaux mieux que tes « amis », comme tu les appelles.

« Ne me reproche pas mon absence... Si tu savais comme j'ai regretté notre séparation... » songea-t-elle.

Agrippine laissa ses yeux verts s'embuer au souvenir des privations subies durant son exil.

Solitude. Exclusion.

C'était du passé.

Il fallait aller de l'avant.

– Nous devons parler de ton anniversaire...

À ces mots, le visage encore poupin de l'adolescent s'illumina :

– C'est vrai, nous arrivons aux Ides de décembre. Je n'y songeais plus...

– Tu mens bien mal, mon fils. Tu crois que je n'ai pas surpris ta conversation avec Britannicus. Je m'entretenais avec son précepteur Sosibius. Ce serait formidable s'il pouvait aussi se charger de ton éducation...

– Non, mère, je t'en prie. Je ne veux pas étudier avec le prince. Ce n'est qu'un bébé, stupide et arrogant !

– Ne dis pas de bêtises ! Britannicus a plus de sept ans. Il entre dans le monde des grands. Et c'est en le côtoyant de très près que tu vas pouvoir déceler ses faiblesses. Pour en tirer le meilleur parti un jour...

L'ambition pointait dans sa voix.

Agrippine ne s'intéressait pas à Britannicus. Elle voulait l'évincer de la course au trône.

Faire en sorte que l'empereur Claude reconnaisse Néron comme son fils serait la meilleure des solutions.

– Ne change pas de sujet, ordonna la Romaine. Je t'ai entendu te vanter : pour l'anniversaire de ton jour de naissance, tu parles de recevoir un étalon. Qui t'a mis cette idée en tête ?

Soudain confus, le garçon rougit, et son regard fixa un point invisible sur le sol.

– Mère ! Je rêve d'avoir un cheval à moi depuis le jour où j'ai remporté la course troyenne. Je ne m'entraîne que sur les bêtes que me prête l'empereur. Je ne veux pas vivre ainsi de charité. Si j'avais mon cheval... Je deviendrais le meilleur.

– Ne t'enflamme pas, Domitius ! Tu es déjà le plus habile de ta catégorie. Tu l'as prouvé lors des jeux séculaires...

– Mes adversaires étaient tous plus jeunes que moi. La lutte n'était pas équitable... grogna le garçon, en secouant sa tignasse mordorée.

– Ne me lance pas ce regard. Tu crois que la vie t'offrira toujours des combats justes ? Profite de ton avantage si l'occasion se présente.

« Songe plutôt à t'établir au sommet de l'Empire, au lieu de convoiter la place d'une vulgaire vedette de cirque ! »

« J'ai de grands projets pour toi ».

Agrippine pensait presque à voix haute. Elle dut se retenir pour ne pas avoir l'air mystique.

La chevelure rousse de la belle Romaine contrastait étrangement avec sa peau très pâle, et ses yeux émeraude.

Sa voix, grave, paraissait inconvenante dans un corps aussi frêle.

Volonté de fer, derrière une apparence fragile.

Néron soupira. Il avait entendu cent fois la prédiction que sa mère avait reçue lors de sa naissance :

– Je sais, *Mater*. Je suis appelé à ceindre un jour le bandeau impérial... Mais les astrologues t'ont peut-être menti. C'est à Britannicus que le

trône reviendra lorsque son père ira rejoindre Pluton.

– Eh bien, on va y remédier, murmura Agrippine.

Pour son fils, elle était prête à n'importe quel sacrifice.

Les dieux ne mentaient jamais. L'oracle s'accomplirait.

– Mon chéri, comme cadeau... Il y a mieux qu'un cheval, sous-entendit-elle.

– Plus important qu'un étalon ? demanda le garçon d'un air méfiant.

– Infiniment plus...

Une princesse. Elle allait lui donner une femme. Le gage de son avenir.

*

* *

– Octavie. Laisse-nous. Sosibius nous attend pour notre leçon de géométrie !

– Mais, Britannicus, pourquoi je n'ai pas le droit de rester avec vous ? Je ne veux pas me piquer les doigts à faire encore de la couture !

– Va te plaindre à mam... Oh, pardon, sœurte. C'est venu tout seul. Parles-en à Papa. Ce sont des histoires de fille. Néron et moi, nous avons d'autres choses à faire. On se verra pour le *prandium*¹.

– Mais...

Elle partit pourtant, en traînant ses sandales.

¹ Repas de midi, toujours pris sur le pouce. Sorte de casse-croûte.

Allait-on la confiner dans le gynécée toute sa vie ? La fillette de huit ans en avait déjà assez d'être femme.

Quel dommage que leur grand-mère Lépidia soit tombée malade. Dans sa villa de Veies, Octavie avait passé un mois merveilleux, après la mort de sa mère.

Sensation d'être libre. Longues balades dans la campagne environnante.

Surtout, mamie la traitait à l'égal de son frère.

Mais à l'approche de l'hiver, la vieille dame avait pris froid.

« Ici, nul ne se soucie de moi, pleurnicha la gamine. Papa est tellement préoccupé par la politique étrangère... Il ne parle que de Mithridate, ce roi d'Asie qui défie notre Empire... Si seulement j'avais une amie au palais...

– Alors comme ça tu voudrais suivre les mêmes leçons que les garçons du palais ? C'est une première ! commenta Agrippine, avec un intérêt non dissimulé.

– Eh bien oui ! Je ne vois pas pourquoi cela poserait un problème, répliqua Octavie, le menton en avant. Un élève de plus ou de moins ne changera rien pour le professeur...

– Là n'est pas la question, ma fille. Les cours sont réservés aux garçons. Notre rôle se cantonne à gérer le foyer. La *domus*. Cela dit, cela peut avoir des répercussions sur la politique, quand une maîtresse de maison suggère des améliorations pour Rome, et que son époux est influent.

Octavie, les yeux embués, la regardait sans passion. Cet avenir, que lui vendait sa parente, ne la faisait pas rêver du tout.

– Regarde-moi, poursuit Agrippine. Les épreuves m’ont rendue plus forte... Mon propre frère m’a exilée.

Petit sanglot refoulé.

Pour l’effet théâtral.

Se servir des faits afin de paraître exceptionnelle était un des talents de comédienne de la jolie veuve.

– Tu as de la chance que Britannicus te tienne en estime. Sinon, tu ne serais qu’un jouet entre ses mains.

Inquiète, Octavie posa ses mains sur sa bouche, pour retenir un cri effaré. Pourrait-on lui vouloir du mal ? Vraiment ? N’était-elle pas... insignifiante ?

Encouragée par sa « tante », elle en nourrit de la rancœur, et des vellétés de rébellion.

– Il faut que tu marques ton territoire dans cette maison. Que tu trouves un appui pour l’avenir. Au cas où Britannicus devienne ton tuteur légal...

– Que proposes-tu, tata ? demanda la fillette, au bord des larmes. Je ne sais même pas lire. Personne ne m’écoute. Comment apprendre, comprendre, diriger ? Je voudrais ressembler à Livie et aux autres grandes femmes du passé.

– C’est louable ! Je voudrais t’y encourager...

Agrippine se donna le temps de réfléchir. Ou bien était-ce une feinte de plus, car elle avait tout manigancé.

– Sosibius est un crétin misogyne qui n’acceptera jamais de te donner une leçon. Mais mon beau-frère, lui, acceptera peut-être, avançant-elle, sournoisement.

Regard intéressé d’Octavie. Il y avait un moyen. Agrippine allait le trouver.

– Qui est-ce ? demanda l’enfant.

– Un intellectuel. Un philosophe du nom de Sénèque. Il t’apprendra les bases de la lecture pour que tu sois capable de correspondre en te passant de secrétaire. Tu pourras être autonome. Contrôler les documents que l’on te présentera, à l’occasion.

– C’est bien vrai ?

Enthousiasmée, la fillette sautillait de joie.

Agrippine passa pour une bienfaitrice. Une nouvelle Minerve.²

– Oh, *gratiam ago*, merci, tata!

Geste de complaisance, comme si ce qu’elle proposait ne lui coûtait rien et n’avait pas d’importance.

Agrippine, l’air de rien, la soulagea d’une préoccupation légitime :

– Laisse-moi arranger cette affaire avec Claude. S’il vient t’en parler, insiste bien pour que ce soit Sénèque qui t’instruise.

La belle femme rousse avançait ses pions. La patience payait.

Octavie acquiesça. En joie.

« Qu’il rentre à Rome ! Qu’il revienne d’exil », plaida Agrippine.

² Déesse romaine qui détenait les clés de la sagesse et de l’instruction.

L'enfant était à mille lieues de se douter des conséquences de sa demande.

Une fillette souhaitait apprendre à gérer sa vie, comme le ferait un garçon. Elle allait être jetée en pâture à une famille avide de pouvoir, assoiffée de vengeance.

Le célèbre penseur deviendrait le précepteur des princes.

Sénèque serait pour Agrippine un allié puissant...

*
* *

Lavarcame s'était juré de ne plus se trouver à Rome, d'ici l'hiver.

Julius Classicianus était prêt à faire n'importe quoi pour elle.

Des projets farfelus lui envahissaient l'esprit.

S'enfuir... Quitter la demeure de Vitellius.

Enlever Andrasta de chez Drusilla.

Régagner son île natale...

Mais en cinq ans, tout devait avoir changé, là-bas. Garac était devenue la Doyenne de la communauté des Ashs.

Qu'en était-il des clans masculins ? Quel sort avait été réservé à son frère ?

Lorsqu'elle logeait encore à Lugdunum, la jeune femme avait entendu des rumeurs circuler parmi la population gauloise. L'empereur avait tenté d'éradiquer le druidisme. Les chamans s'étaient repliés sur l'île de Môn, là-même où son propre père avait exercé ses talents de barde...

Besoin viscéral de connaître désormais ce père, qu'elle n'avait encore jamais rencontré.

Durant son enfance dans les bois sacrés, la future druidesse n'avait jamais ressenti ce manque.

Depuis son exil, Lavarcame tentait désespérément de retrouver ses racines.

Était-ce par vengeance que Claude avait entrepris de décimer la caste des spirituels ? Les dieux allaient-ils permettre que leurs disciples soient massacrés ? La ruse du roi breton s'était-elle retournée contre son peuple ?

Andrasta n'avait jamais posé le pied sur la terre de ses ancêtres. Souhaitait-elle réellement ce voyage ?

Lavarcame n'avait pas vu sa fille depuis bien longtemps. La fillette n'oublierait-elle pas sa mère, au profit de sa famille d'adoption ?

Ce fut lors des Nones³ du mois de décembre que les choses s'accéléchèrent.

– Lavarcame, peux-tu m'accorder quelques instants ?

Julius Classicianus apparut à la porte du *cubiculum* de Lucius.

– Plautia m'a dit que tu jouais avec mon neveu. C'est fou comme cet enfant t'aime, commenta le bel homme.

Classicianus, né dans une famille d'Equites, à Trèves, avait décidé de rejoindre sa sœur à Rome. Plautia était mariée au consul Vitellius, chef du sénat romain.

Depuis peu, le *chevalier* se laissait pousser la barbe, apanage de sagesse, chez les Bretons.

³ Les Romains appelaient le cinquième jour de chaque mois : les Nonae.

– Je l'adore, moi aussi, répondit en souriant Lavarcame en serrant dans ses bras le garçonnet. Lucius est déjà si vigoureux : il ne me laisse jamais gagner aux noix.

– Alors, mon neveu doit apprendre la galanterie, riposta Julius. Gagner, c'est bien, mais laisser leur chance aux belles jeunes femmes, c'est le meilleur moyen de s'attirer leurs faveurs...

Nul besoin d'être druidesse pour savoir interpréter ce regard.

Attirance sensuelle.

Lavarcame sut déceler le désir dans l'œil brun de l'homme qui lui faisait face.

L'émotion qui l'étreignit la laissa pantelante.

Si le petit Lucius n'avait pas été présent, Lavarcame aurait-elle été prête à succomber au charme de Classicianus ? Que se passerait-il ensuite ? Lavarcame pouvait-elle encore faire confiance à un homme, quand elle avait subi l'outrage de l'empereur en personne ?

– Ne me taquine pas, *chevalier*. De quoi voulais-tu me parler ?

Sa voix était légèrement rauque ; effet du vertige qui la saisissait, chaque fois que Julius Classicianus était dans la même pièce qu'elle.

– Je... Je tenais à t'informer : nous accueillerons Aper et son épouse, pour le dîner ce soir.

– Très bien... répondit la jeune femme, un peu surprise. Est-ce que Plautia a besoin de moi pour établir le menu de la *cena* ?

– Non, non... Ce n'est pas ça... Je voulais te dire... J'ai postulé auprès de Lucius Aper.

– Quel poste convoites-tu ? demanda Lavarcame avec une franche curiosité. Je ne pensais pas que tu étais intéressé par la politique...

– Tu sais peu de chose sur moi, Vava. J’ai exercé quelques fonctions du *cursus honorum*. J’ai été questeur, puis édile...

Surprise, dans le regard bleu ciel de son amoureuse.

– Ah ? Déjà ? Je croyais qu’il fallait avoir trente ans pour envisager la préture ?

– Mais c’est mon cas. Bon, je vois que j’ai bien fait de me laisser pousser la barbe, la taquina Julius. J’ai trente-deux ans. Je peux poursuivre ma carrière...

– Tu voudrais demeurer à Rome ? Mais je croyais que...

– Ne sois pas dépitée de la sorte, Lavarcame. On peut lire en toi comme sur le visage d’une enfant. Non, je ne veux pas t’abandonner. Je ne trahirai pas ma parole.

Soulagement évident, chez la Bretonne.

– Ce que je souhaiterais obtenir, c’est un poste en province... En Bretagne, par exemple... On prétend que le gouverneur Ostorius Scapula a bien du mal à gérer les troubles qui agitent les Icènes, les Brigantes et les Silures. Sur place, un préteur de plus serait bien utile. J’y rendrai la justice.

Le cœur de la druidesse se mit à battre la chamade.

C’était si riche de promesses !

Un moyen légal de rentrer en Bretagne.

Aucune offense, pour Claude, si elle était mariée.

Mais il ne fallait pas placer la charrue avant les bœufs.

Son poulx s'emballait.

Sa voix se mouilla. Gorge nouée.

Lucius ressentit son trouble, et l'enfant geignit.

– Tout va bien, Vava ?

– Oui, mon chéri, rassure-toi.

La jeune femme se tourna vers son sauveur :

– Oh, Julius. Ce serait formidable ! Mais souhaites-tu réellement t'éloigner de Rome ?

– Si tu es à mes côtés ? Évidemment.

Certitude. Complicité.

Bondissant de joie, la jeune femme laissa le petit Lucius devant son jeu.

Elle s'approcha de Julius Classicianus. Se dressa sur la pointe des pieds. Posa ses lèvres vermeilles sur la bouche du chevalier.

Un baiser innocent, comme celui d'un enfant qui reçoit un cadeau.

Puis elle partit se rafraîchir, dans le *cubiculum* des femmes.

Julius Classicianus savait qu'il lui faudrait du temps. La Bretonne était pure. Pour lui, Lavarcame avait l'âme d'une vestale.

Il toussota pour dissimuler sa gêne, car ils avaient été vus par l'enfant.

L'oncle chercha un mot gentil à adresser à son neveu avant de prendre congé, mais n'en trouva pas, et il se retira en silence, sur un petit nuage.

En cette saison, l'obscurité tombait sur la cité dès la fin de l'après-midi. Pour économiser lumière et combustible, bon nombre de citoyens préféraient se coucher tôt.

Les dîners aux chandelles étaient réservés aux Romains les plus riches.

Lucius Aper et son épouse Calvina se présentèrent dans le vestibule de Vitellius. La *domus* du consul était éclairée.

Havre de lumière, en contraste avec la rue déserte et obscure.

– Calvina ! Tu es resplendissante. Entre, je t'en prie.

– Plautia, je te remercie de ton accueil ! On m'avait dit que ton *triclinium* était somptueux et confortable ; je constate que l'on ne m'a pas menti.

– Qui a commis cette indiscretion ? Sans doute ton cher époux, Lucius, taquina la maîtresse de maison, flattée. Nous ne recevons guère. J'ai été souffrante, cet été. Sans quoi, je t'aurais conviée plus tôt à notre table. À quand remonte votre mariage ?

– Juin dernier. Je suis heureuse de faire ta connaissance et de te voir remise. Tu es ravissante, dans cette *stola* couleur argent, apprécia Calvina, avec un regard connaisseur. Très chic, cet éclat lunaire, pour évoquer les frimas.

Flattée, la matrone sourit.

– De quoi parlez-vous ? intervint Lucius Aper, revenant du laraire.

– De mode.

Grimace de désintérêt, de la part du politicien.

Par politesse, il écouta Plautia expliquer sa stratégie :

– Voici mon secret : toute la décoration est saisonnière. Il ne s'agit pas de fresques, ou de mosaïques. Ce sont des tentures amovibles. Non seulement cela nous permet de confiner la pièce en bouchant orifices et fenêtres, mais en plus, nous remplaçons les motifs champêtres par des tons plus chaleureux, à l'approche de l'hiver.

– Il fallait y songer, médita Aper.

– C'est une tendance qui vient de Gaule, où il fait plus froid que chez nous. Installez-vous, je vous en prie. J'ai convié à notre table mon frère, Julius Classicianus. Et je crois que tu n'as jamais rencontré mon ange gardien : une Bretonne nommée Lavarcame. Cette femme a des talents de guérisseuse...

– Voilà qui est fort appréciable, coupa Aper.

Il la salua et Lavarcame esquissa une révérence.

Tous s'allongèrent sur les divans moelleux, qui entouraient la table à manger. Le *triclinium* était chauffé, et les femmes purent garder leurs épaules dénudées.

Des hors-d'œuvre furent servis.

Bavardage et nouvelles de la vie publique, à Rome.

– Sais-tu qui aurait besoin de tes services, ces derniers temps ? demanda Aper à Lavarcame lorsqu'il en trouva l'occasion. Ma jeune sœur,

Occia. Je crois que vos chemins se sont déjà croisés...

Sursaut. La Bretonne se rappela son amie. La druidesse n'était pas retournée chez les vestales, depuis le jour où Narcisse était venu la chercher.

Vivre cloîtrée dans un couvent lui avait tant pesé.

Elle avait besoin de nature, de liberté.

Mais Occia lui était chère. Souvenir de ses câlins, ses caresses, et sa bonne humeur réconfortante. Les deux jeunes femmes, isolées du monde, s'étaient mutuellement consolées.

Vava sonda du regard le frère de son amie. Le sénateur était quelqu'un d'honnête et de rigoureux. Vitellius lui faisait confiance.

Cependant il avait sacrifié sa jeune sœur à un culte qui exigeait ascèse et privations.

– Occia est-elle souffrante ? s'inquiéta Lavarcame.

Aper parut sincèrement inquiet. Il expliqua :

– Vibidia n'a pas su nommer le mal qui la ronge. Physiquement, ma sœur ne semble pas malade. Elle dépérit, voilà tout.

Pointe aiguisée, atteinte au cœur.

La Bretonne se sentit immédiatement coupable. Elle avait délaissé sa compagne.

Aucune nouvelle, le vide. Son départ avait rendu Occia plus seule encore qu'auparavant.

– Je crois qu'Occia bascule dans la folie, avoua encore Aper. Dernièrement... il y a eu un incident. Je vous l'apprends, car vous êtes des amis... Mais *motus*, à ce sujet. Occia risque gros... Vibidia m'a appris qu'elle avait surpris ma sœur en train de quitter la demeure des vestales

sans en avoir informé quiconque... Bien sûr, la grande prêtresse a étouffé l'affaire. Quel scandale !

– Tu veux dire... Une sorte de fugue ? s'étrangla Plautia, horrifiée. Ta sœur ne sait pas quel risque encourent les jeunes femmes qui trahissent la déesse ?

– Que risque-t-elle ? s'inquiéta Lavarcame. Qu'arrive-t-il si une vestale ne respecte pas ses vœux et n'accomplit pas les trente années de service qu'elle doit à Rome ?

– Si une prêtresse quitte le couvent, ou qu'elle perd sa virginité auprès d'un homme, les représailles sont terribles, déclara Plautia. Le châtement est : la mort ! La jeune femme est fouettée, puis on l'habille comme une défunte. Alors on la transporte dans une litière fermée, comme c'est l'usage lors des funérailles, jusqu'au champ des criminels⁴, près de la porte Colline.

Horreur et consternation. La druidesse voulut en apprendre davantage.

– Et comment meurt la Vestale ?

La Romaine poursuivit son récit atroce.

Châtiment exemplaire. Exécution, d'un autre temps.

– Elle est enterrée vivante. Ah, on prend bien soin de lui laisser de l'eau et une lampe, pour ne pas être accusé d'avoir fait périr quelqu'un par la faim. Ce n'est que du vent ! Il s'agit bel et bien d'une condamnation à mort. La jeune femme ne revoit plus jamais la lumière du soleil.

Barbarie. Était-ce cela, la civilisation ?

⁴ Le campus sceleratus

Dégoût profond. Un malaise s'empara de la Bretonne qui dut s'asseoir, incapable de rester allongée, et de picorer des raisins secs, comme Vitellius, resté indifférent.

Classicianus s'aperçut de l'indignation de Lavarcame. Il adoucit sa voix, et abrégéa :

– L'oxygène vient peu à peu à lui manquer. L'accusée s'empoisonne avec les gaz qu'elle crée.

La Bretonne avait les larmes aux yeux.

Un tel supplice ne devrait laisser personne indifférent. Pourtant, les Romains y semblaient habitués.

Plautia partagea la compassion que ressentait Vava, pour de pauvres victimes. La famille de Classicianus était née en Germanie. Le chevalier, tout comme sa sœur, gardaient une certaine distance vis-à-vis des mœurs de la capitale.

Aper, lui, pérorait, debout, en faisant des gestes d'orateur.

– Ah, si l'on m'avait annoncé qu'un jour Occia serait sur le point d'humilier la famille ! C'était pourtant un grand honneur de servir Vesta...

Regard torve de Lavarcame en direction de son amoureux. Rêvait-elle ? Aper paraissait regretter les mauvais agissements de sa sœur, plutôt que de lui rendre service et d'annuler ses vœux, qui lui pesaient.

– Allons, calme-toi, mon chéri. Tu n'y es pour rien, tenta Calvina. Quand tu as hérité de la charge de maître de famille, ta sœur avait déjà prononcé ses vœux... Peut-être qu'Occia n'était pas prête pour vivre de la sorte...

– Qui le serait ? murmura Lavarcame.

Silence pesant.

Vitellius convoqua quelques esclaves, qui sortirent des instruments de musique, flûtes et tambourins.

Sur un rythme mineur, triste comme une mélopée, le badinage se poursuivit, et les plats défilèrent, insipides, pour Lavarcame.

Elle s'en voulait.

Il lui faudrait prendre des nouvelles d'Occia.

Plaider pour que la Vestale soit libérée de sa fonction.

Mais aurait-elle ce pouvoir ? Son propre cas exigeait toute son attention.

Elle but quelques gorgées. La tête lui tourna. Elle s'obligea à discuter, afin de ne pas s'assoupir. Elle demanda :

– Et toi, Calvina : as-tu des frères ou des sœurs ?

La femme d'Aper s'enflamma. Cette Romaine devait aimer être dans la lumière. Elle se vanta :

– Un frère, oui. Silanus. En ce moment, il fait parler de lui. C'est depuis toujours le fiancé d'Octavie. Vous ne le saviez pas ?

– Octavie ? La princesse ? s'étonna Lavarcame. Mais ce n'est qu'une enfant...

Moins de dix ans, d'après ce qu'elle savait.

La fille de Claude. L'officielle. Andrasta ne comptait pas.

Calvina leva les épaules.

– Ce mariage a été décidé dès sa naissance, d'après les prédictions des astrologues. Mon frère est riche, et il avait déjà une bonne condition, à la naissance de la princesse.

Célibataire ? Veuf ? Trente, quarante ans ?

Lavarcame cacha sa répulsion.

Occia et Octavie n'avaient jamais eu le choix de leur destin.

Deux gamines, deux sacrifiées. Mariage ou chasteté ? Lequel était le pire, en définitive ? La prison, assurée.

Calvina s'était mis dans la tête qu'un jour, elle serait liée par alliance à la famille impériale. Elle cancana sur la cour.

– On se demande ce que manigance l'empereur. Le jour où il a failli être tué, au Cirque, sa nièce m'a semblé étrange... On aurait dit... qu'Agrippine a envie d'évincer Messaline... Je mets cela sur le compte de l'émotion. Cela ne peut pas être sensé... Elle n'épouserait pas Claude, quand même ? Ils ont un lien de parenté...

Nom maudit. Il était interdit d'évoquer l'impératrice putain.

– Je ne pense pas avoir croisé ton frère à Rome ? fit remarquer Classicianus, pour ne pas s'étendre sur le sujet.

Un sourcil levé, il s'interrogeait sur la situation. Et il voyait bien comme Lavarcame était troublée, chaque fois qu'on mentionnait Claude en sa présence.

– Silanus est proconsul d'Asie, expliqua Aper.

– D'accord, je comprends. En ce cas, ton frère ne doit pas manquer d'occupation en ce moment, avec les troubles qui agitent ces contrées. Il a autre chose à penser qu'à sa promesse. On prétend que le roi Mithridate tente de récupérer les terres de ses pères...

– Quelqu'un souhaite se rincer les doigts ? demanda Plautia, désireuse d'oublier la politique.

Une bassine d'argent, emplie d'eau parfumée aux pétales de rose, fut présentée aux convives par un jeune esclave, respectueusement.

– Ah, ces colonies ! pesta Vitellius. Ce serait plus simple, si l'Empire ne s'étendait pas autant !

L'opportunité attendue arrivait enfin.

Classicianus déglutit et adopta un air désinvolte, pour ne pas montrer combien ce qu'il convoitait lui était cher.

– J'ai entendu dire que Ostorius Scapula a du mal à maîtriser la Bretagne, insinua le chevalier.

– Pas faux. Il n'a pas la poigne requise. Depuis que l'empereur a conquis cette satanée île, elle n'apporte que des ennuis. Oh, pardon, Lavarcame. J'oubliais que tu es bretonne.

Vava, au fait des intentions de son ami, hocha la tête, pour montrer qu'elle n'était pas offensée.

Aper lui en sut gré, fit un clin d'œil de connivence à Classicianus, et ajouta :

– Tant que le roi Caractacos sera en vie, rien ne sera définitivement réglé. Nous avons besoin d'un gouverneur aux épaules solides. Intègre. Soutenu par les militaires.

Il fallait jouer carte sur table.

Classicianus inspira profondément. Apnée de quelques secondes, pour maîtriser son excitation.

Sa voix ne trembla pas.

– Justement, Aper. Que dirais-tu, si je me proposais, pour cette fonction ?

*

* *

En découvrant Rome, Borix fut plus impressionné qu'il ne l'aurait cru.

Pour l'adolescent, la colline de Fourvière en imposait : son forum et ses temples dominaient deux fleuves, où Lugdunum baignait ses pieds ! Peu de cités pouvaient rivaliser avec la beauté de sa ville natale.

Mais à Rome, tout semblait démesuré ! Les édifices semblaient vouloir imiter les montagnes !

Devant les *insulae*, ces immeubles où la plèbe se logeait, dans une promiscuité qui défiait l'hygiène, Boris se sentit écœuré.

Décalage honteux entre les habitats des pauvres et les splendides demeures des riches...

Claude avait invité le jeune Lyonnais à séjourner chez son ministre, Pallas. En remerciement, pour son intervention salutaire à Ostie, Claude avait offert à son affranchi une demeure sur le mont Esquilin.

Les jardins qui entouraient cette villa étaient en passe de rivaliser avec ceux de Lucullus, convoités jadis par Messaline.

Pour l'empereur, c'était l'endroit idéal pour accueillir son futur gendre. Claude avait toujours le dessein de marier un jour Borix et Andrasta.

En plaçant son héritier à Rome, aux premières loges, dans le but d'intégrer un jour le Sénat, Garix avait opté pour la tactique de l'infiltration. Borix s'assimilerait à un Romain, il apprendrait à penser « à la romaine », et aurait une noble destinée.

Après son arrivée dans la capitale, Borix eut peu de contacts avec l'empereur. Le jeune garçon se retrouva vite dépaysé, désœuvré.

Il n'était pas à proprement parler surveillé, mais Pallas mit à sa disposition un esclave, qui lui rendait des comptes.

Epidicus était à peine plus âgé que lui : le garçon devait avoir seize ans. C'était un Sicilien, d'origine pauvre, que ses parents avaient vendu sur un marché.

Si laid que les *lénos* spécialisés dans la pédérastie n'avaient pas daigné l'acheter.

Pallas l'avait acquis pour trois fois rien.

Au départ, Epidicus se chargeait de corvées – vaisselle, épluchage... Finalement, servir Borix fut vécu par le jeune esclave comme une promotion.

Dévotion. Son nouveau maître débordait de jeunesse et de vitalité.

Au bout d'un mois, comme personne n'imposait de contraintes à Borix, le Gaulois envisagea de passer du temps aux thermes.

L'odeur typique d'huiles parfumées pour le bain lui manquait.

Jacassements des baigneurs. Exercices à la palestre, qui joutait l'édifice. Cette vie lui plaisait.

Aux thermes d'Agrippa, construits près du Champ de Mars⁵, Borix fit la connaissance d'une bande de Romains, issus de nobles familles.

Séance de pugilat : les mains entourées de bandelettes de cuir, le corps pratiquement nu et

⁵ En 25 avant J-C.

huilé, les lutteurs tentaient de terrasser leur adversaire à coups de poings. Les visages de chacun étaient protégés à l'aide d'une calotte d'airain. Aussi violent que ce sport de combat puisse paraître, l'exercice restait avant tout un jeu. Peu de mal, au final. Il s'agissait plutôt d'une sorte de chorégraphie.

Un adolescent grassouillet esquissait des moulinets avec ses bras, en entonnant des chants vantards :

– Approche, approche, je vais te fendre le menton. Ah, t'as peur ? Nul ne peut se mesurer à Néron.

« Né-ron rime avec champion !

« Avance, Bri'. Je feinte, et hop ! Voilà l'estocade.

« Eh bien, tu dances ? Tu te prends pour Mnester, l'amant de ta mère ?

« Oh, pardon. On n'a plus le droit de mentionner ta maman. C'était une putain.

« Eh bien, tu renonces ? Où vas-tu ? C'était pour plaisanter. Reviens !

Malaise évident, parmi les jeunes, présents.

Trop tard : le plus jeune des deux adversaires venait de quitter le gymnase.

Borix crut voir une larme de rage rouler sur la joue du garçon.

Les autres, incités à réagir, se forcèrent à applaudir la verve de leur chef. À contre-cœur, sans aucun doute. Rictus gênés.

On cède facilement, devant l'autorité. Pour ne pas devenir cible de quolibets.

Curieux plus qu'enclin à la pitié, Borix emboîta le pas au garçon rejeté. Il s'était réfugié dans la galerie à l'est.

– Tu aurais dû rabaïsser le caquet de ce vantard ! Tu veux que je t'apprenne à décocher un direct dans sa bouche perfide ? lança le Gaulois, en guise de salut.

Sourire de l'enfant, qui montra ainsi une belle rangée de dents alignées. Cette blancheur contrastait avec son teint brun.

Sur sa pommette gauche, un étrange grain de beauté.

– Eh ? C'est bizarre ! On dirait une étoile, remarqua Borix.

L'enfant haussa les épaules.

Le ton franc de Borix lui plaisait. Visiblement, cet inconnu ignorait qu'il avait affaire au prince.

C'était rare, de parler à quelqu'un qui n'espérait aucune faveur.

Pas de voyeurisme, auprès du « fils de Messaline ».

Britannicus sourit et salua l'étranger.

Borix se présenta et ajouta :

– Tu sais, chez moi, en Gaule, on prétend que les marques de naissance sont des signes. Ils annoncent l'avenir. À mon idée, cette étoile signifie que ta destinée sera hors du commun.

Prenant un ton bas, pour lui donner un conseil, Borix décréta :

– Ne laisse pas un grand dadais te rabaïsser. Tu vaux mieux que lui.

Clin d'œil malicieux.

– À moins qu’il ait une tache de naissance en forme de soleil cachée quelque part : sur ses grosses fesses peut-être ?

L’éclat de rire fut spontané.

Leur entente était scellée.

– Va savoir. Avec tout ce gras, pas sûr qu’on la voie. Appelle-moi Bri. Reviens demain. J’aurai des camarades pour jouer à la balle avec toi.

Tristesse envolée à la perspective d’un match.

Borix accepta l’invitation, avec joie.

Il héla Epidicus. L’esclave était allé lui chercher un drap de bain.

Le Sicilien ouvrit des yeux de merlan frit en constatant que le Gaulois tapait dans la main du prince, pour lui dire au revoir.

Tout Rome savait *qui* arborait cette étoile, sur la joue.

Leur amitié naissante n’était pas banale.

*

* *

– Mère, qui est la fiancée que tu m’as promise ?

À présent qu’il avait intégré l’idée d’un mariage proche, Néron était partagé entre impatience et anxiété.

– Écoute, mon chéri... Il y a un petit imprévu... répondit Agrippine.

Mal à l’aise, la jeune femme évinça le sujet.

Un contre-temps devait être géré.

– Tu épouseras... Octavie, révéla-t-elle. Mais pour le moment, n’en parle pas, je t’en prie.

– C’est une blague ?

– La princesse est déjà promise à un autre...
Laisse-moi la délivrer d'abord de cet engagement.

La mère passa la main dans la tignasse de son garçon, gardant l'air revêche.

– Quoi ? Tu veux que je passe toute ma vie aux côtés de cette pimbêche ? s'emporta Néron. Mais Octavie est toujours dans nos pattes ! Cette gamine est insupportable. Tu connais la dernière ?

Agrippine secoua la tête en signe de dénégation.

Même si elle savait tout, quand cela concernait le quotidien de sa future bru.

Ses aspirations. Ses regrets.

Il n'y avait que ces fiançailles précoces dont elle n'avait jamais encore été informée. Elle était en province lorsque Claude y avait procédé.

Néron se rengorgea. Son argument allait être le coup d'estocade. Il pensait ridiculiser la princesse, et la faire tomber de son piédestal, dans l'esprit de sa mère.

– Octavie a piqué le matériel d'écriture de son frère pour s'entraîner à recopier l'alphabet sur une ardoise, révéla-t-il. C'est une voleuse.

Il retint son souffle.

Attendit un éclat de rire, un cri de surprise, ou un grognement de protestation.

Rien. Effet raté.

Sa mère jouait avec un bracelet. Très posée.

– Elle veut apprendre à écrire, rectifia Agrippine.

Cette réaction n'était pas ce qu'escomptait Néron.

– Mais ? protesta-t-il.

Sourire adouci de l'ambitieuse Romaine.
Complice.

Dans sa tête tournait une idée fixe. Celle d'une union sacrée.

Néron deviendrait l'héritier de Claude. Il serait l'aîné. Britannicus allait être évincé.

Il faudrait attendre ses douze ou treize ans, pour la cérémonie. Si Octavie était menstruée, cela irait.

Tout aurait pu être annoncé dès décembre, cette année.

Malheureusement, il allait falloir reporter.

Geste de visionnaire, dans son bras drapé d'une étoffe couleur or.

Elle flamboyait, la future reine. Mère de l'empereur, à l'apothéose de son parcours compliqué, elle se vengerait de l'ostracisme qu'elle avait subi.

Après l'exil, le retour triomphal.

– C'est bien la digne fille de Claude. Elle, du moins, elle a du goût pour les études, pas comme Britannicus... Je trouve que c'est tout à son honneur de vouloir s'instruire. Et même, je t'encourage à l'aider à progresser.

L'adolescent eut un air bête.

Contredit ? Pour la première fois, ou presque, de sa vie.

Il aurait préféré un cheval, c'est certain.

Il ne voulait pas d'une épouse.

Les femmes n'étaient-elles pas toutes des futures putains ?

Même sa mère ?

Menton renfrogné, yeux roulant dans leurs orbites, Néron se posa sincèrement la question.

Agrippine n'était-elle pas prête à coucher, pour lui permettre de gravir les échelons sociaux ?

Dévouement, ou perversion ?

Agrippine caressa sa joue, avec le tissu soyeux dont elle drapait ses épaules.

Douceur d'une plume. Cœur de fiel ou de miel ?

Néron déglutit, honteux de ses pensées équivoques. Pourquoi devrait-il préférer les jeux de pouvoir à des amusements simples de garçon de son âge ? La course, le ballon, le dressage d'un étalon. Voilà ce qui occupait ses pensées.

Pendant ce temps, sa mère, elle, envisageait des alliances, des manigances, des trahisons.

Soupir frustré.

– Fais-toi bien voir d'elle, Néron. C'est en épousant l'héritière du trône que tu accèderas au pouvoir...

– Et le trône me revient. Les astrologues l'ont dit. Je ne le sais que trop bien.

Ton blasé, condescendant.

– Exact. Les dieux veulent que tu règues. Et nous ferons en sorte que cela devienne possible. Pas de mépris. Ne baisse jamais la garde, fils. Tu crois que tout est facile ? Ne m'offense pas !

Agrippine, aux yeux vert vipère, était glaciale comme une prophétesse, mais animée d'un feu infernal, dès lors qu'elle évoquait la prédiction autour de laquelle elle avait construit sa vie.

Elle avait l'aura d'une déesse, il fallait le reconnaître.

Néron courba l'échine. En gamin obéissant.

Harassé par le poids de ce qu'on allait exiger de lui.

Être empereur demandait tant d'efforts.

– Si tout se passe comme prévu, Octavie étudiera bientôt à vos côtés, reprit Agrippine. Ce sera l’occasion de nouer une belle amitié. Elle doit te manger dans la main, mon garçon. Tu as vu comme ton oncle Claude a connu des ennuis avec Messaline.

– Il n’avait pas dressé sa femme correctement, commenta Néron.

– Assez de tes métaphores équestres. Une femme n’est pas un cheval ! Reprends-toi, mon garçon. Étudie, apprend, et obtiens le respect de ta future épouse, pendant que j’arrange la situation pour qu’elle soit libre d’accepter notre mariage.

Notre mariage ? Néron avait-il bien entendu ? « Notre proposition de mariage », avait dû vouloir dire sa mère.

Qu’Agrippine épouse Octavie si elle le souhaitait. Mais lui-même avait tant à vivre avant d’être lié pieds et mains à une morveuse.

– C’est du délire, l’idée qu’Octavie vienne étudier chez Sosibius, reprit-il. Ce vieux bouc ne voudra jamais.

Agrippine se déplaçait avec grâce : c’était comme si elle dansait. Elle vient lui susurrer à l’oreille des paroles flatteuses.

– L’avenir nous réserve de grands changements, mon fils ! prophétisa la belle rousse.

Son œil, rieur, était transcendé.

À côté d’elle, l’adolescent, en surpoids, sans charme, était empoté et rustaud.

Néron restait prosaïque. Terriblement sarcastique.

– En attendant, le temps que tu fasses du ménage autour d’Octavie, la noce ne risque pas de se faire. Du coup, pour cette année, je peux avoir un autre cadeau ? Un étalon ?

Agrippine leva les yeux au ciel.

Calculateur, son fils marchait sur ses pas.

Elle se pinça les lèvres mais se força à lui sourire.

Acquiescement.

Il avait raison.

*

* *

Une licence exceptionnelle régnait à Rome.

Les Saturnales⁶ étaient des fêtes où quasiment tout était permis, même pour les esclaves. Renversement des codes. Exhibition et outrepassement des règles ordinaires. Carnaval dément.

Lavarcame put pénétrer dans le couvent des vestales, sans demander l’approbation de la grande prêtresse Vibidia.

Motif pour le licteur qui supervisait la garde ? Elle apportait un panier garni à son ancienne camarade de chambre.

L’idée de revoir la cellule qu’elle avait partagée avec Occia était oppressante.

L’enfermement, la frustration, tout surgissait de nouveau. Chez Vitellius, la Bretonne souffrait toujours de l’absence de son enfant, mais au

⁶ Le 27 décembre, les Romains célébraient Saturne, à l’occasion du solstice d’hiver, et les réjouissances prenaient l’aspect d’un carnaval, où l’on s’échangeait des cadeaux d’amitié.

moins elle avait une vie sociale. Et puis il y avait Julius Classicianus.

Ici tout était triste, froid comme la mort.

La pierre, les courants d'air étaient lugubres. La druidesse préférait comme éléments le bois et la terre.

C'était un tombeau, ce bâtiment où se morfondaient des jeunes femmes condamnées à la stérilité.

Gémissement de mauvais augure. La louve, dans son esprit, se lamentait.

Lavarcame frissonna. Le vent glacial s'infiltra en même temps qu'elle dans le vestibule désert.

L'animal se manifesta encore par un grognement qui mit la disciple de Rigantona sur ses gardes.

Lavarcame resserra sa pelisse de fourrure autour de son cou, en essayant désespérément de profiter de la chaleur du manteau.

La jeune Bretonne restait transie.

« Occia ? Pauvre de toi. Tu supportes cette froideur ? »

Fulgurance d'un sentiment de deuil. Un malheur s'était produit.

Son âme ne parvenait pas à dominer cette sensation de froid pénétrant. C'était la mort qui l'enserrait dans une étreinte répugnante.

Un corbeau croassa, martelant ses tempes.

Association d'esprit. Lavarcame se remémora la scène sanglante de sacrifice humain à laquelle elle avait assisté, à peine sortie de l'enfance, chez le roi Caractacos. Les dieux sanguinaires étaient alors venus chercher leur dû.

Quelque chose était arrivé à Occia.

Elle courut.
Éperdue.
Ses pieds connaissaient le chemin.
Son cœur avait cessé de battre, comme en
apnée.
Lourd, à s'en être décroché.

La cellule était sombre. Sans éclairage
artificiel.

En hiver, la lumière naturelle avait bien du
mal à pénétrer dans cette pièce dont les murs
étaient en pierre.

Pas de lampe à huile. Économie ?
Occia se complaisait-elle dans les ténèbres ?
Ou bien était-elle sortie ? C'était une journée
de fête et de liesse.

Lavarcame s'assit sur la couche de sa
compagne. Souffla. Essayait de calmer son
anxiété.

« Où es-tu, mon amie ? »
Il fallait allumer une lumière.
Elle récupéra une torche dans le couloir.
Faible halo.
Ses yeux s'habituaient à la pénombre.
Lutte pour dissiper les ténèbres.
La druidesse avait la gorge nouée par
l'angoisse.
Soudain, dans la danse de flammes, une
ombre se mit à valser.
Une silhouette évoquant la marionnette
s'étirait à ses pieds.
Oscillations de cette tache sombre...
Lavarcame releva la tête.

Un corps se balançait.
Occia, livide, raide et figée dans la mort, la dévisageait.
Yeux grands ouverts sur le reproche.
La victime avait préféré abréger sa peine.
Culpabilité pour la druidesse.
Hurlement d'horreur et de dépit.
Lavarcame était arrivée trop tard.
Haine pour une société patriarcale, violente et esclavagiste.
On disposait de la vie des femmes.
Occia dut choisir sa mort.
Son cadavre, accroché à une poutre, obscène, nargua Lavarcame.
Accusation. Incitation à l'introspection.
Il faudrait endurer les remords. L'oppression.
Lavarcame s'écœura. Elle n'avait jamais pris le temps de revenir pour rendre visite à son amie.
La vestale, délaissée, s'était trouvée un seul compagnon : le lacet qui avait épousé son cou, jusqu'à ce que la mort les sépare. Ou les rassemble.
Lavarcame décrocha son amie.
L'étendit sur son lit.
Baisa sa joue glacée.
Un adieu affligeant.
Dehors, les gardes buvaient une infusion chaude, dans l'office du portier, au bout du corridor.
Ses appels à l'aide les ameutèrent.
Vainement.